



EXCURSION AU LAC JACQUES-CARTIER



'ÉTAIT chose inconnue, à Québec, il y a tout au plus 15 ans, qu'un club de pêche, ait droit exclusif sur certains lacs et ce pour quelques dollars payés au gouvernement. Tout bon canadien, à qui il prenait fantaisie de faire le coup de ligne, n'avait qu'à se diriger vers le nord pour s'en donner à cœur joie. Depuis que le sifflet de la locomotive a fait retentir les échos des Laurentides le commun des mortels a été exclu de l'usage des lacs les plus à proximité, et maints clubs avec droit de maîtres y ont érigé camps et maisons. Il nous reste bien le lac Edouard avec ses mille îles et ses truites quasi saumons par leurs dimensions ; mais que de gougeons et de perches chaudes pour une truite. Il est vrai d'avouer que dans presque tous les lacs de cette région du pays ces deux derniers poissons fourmillent et constituent la nourriture de la truite qui, paresseuse, ne prend que peu la mouche.

Il existe des lacs peu fréquentés, et cela est dû sans doute aux mauvais chemins que nous avons à parcourir pour s'y rendre. Je veux parler de ceux qui se rencontrent sur le parcours de l'ancien chemin de colonisation du lac St-Jean, abandonné depuis nombre d'années.

I

Nous étions dans la semaine de la Sainte-Anne, époque ordinaire pour notre expédition de huit jours. Que de préparatifs pour aller en pays si lointain ! Ce n'était pas à la porte non plus. Le but de notre excursion, le lac Jacques Cartier, est à soixante quinze milles de Québec. Et quels chemins à parcourir, grand Dieu !

Nous voilà bien installés dans nos barouches, au petit trot de nos chevaux nous nous dirigeons vers les Laurentides qui, à première vue, semblent offrir une barrière infranchissable. Loin du tumulte de la ville, les affaires mises de côté, libres comme l'oiseau sur la branche, nous disons un joyeux adieu à la vieille cité de Champlain. Charlesbourg et St Pierre sont bientôt en arrière de nous. Du haut du plateau du lac St-Charles, nous pouvons contempler cette belle nappe d'eau. Quel site enchanteur ! que la vie doit s'écouler douce et paisible dans ces maisonnettes coquettement assises sur ses bords, se mirant dans ses eaux limpides.

Nous arrivons à la Savanne, nous crie notre guide, trappeur et chasseur émérite, car nommer Jos Gagné c'est dire un de nos bons coureurs des bois. Si jamais idée vous prend de faire le voyage, je vous le recommande. Homme affable, toujours prêt, connaissant les lacs, habile à l'aviron et capable de vous tourner une crêpe. Nous y voilà dans la Savanne, chemin vaseux, ornière ou l'on enfonce jusqu'au moyeu, bousculés, allant de tribord à bâbord dans notre planche. On en sort mais nos pauvres côtes en gardent un douloureux souvenir.

De cette partie du chemin il ne reste plus nul vestige. Là où maintes voitures ont laissé essieux et roues, vous roulez sur une belle route bien nivelée et bien arrondie. Quelques âmes charitables, poussées par l'amour du prochain ou par quelque conseil municipal, je suppose, ont trouvé moyen d'assécher ce marécage. Après quatre milles de cette route orageuse, le calme renaît au grand contentement de nos membres endoloris. Nous roulons sur un sable fin et mouvant. Nous passons le pont Dundas et, quelques instants après, nous prenons

la route qui doit nous conduire aux poteaux, laissant derrière nous l'église protestante de Stoneham. Pour abrégé la route, nous chantons de gaies refrains, et je me souviens encore d'un en vogue dans le temps, celui des draveurs :

Derrière chez nous y a t'un étang,
Je monte en haut et je r'descends,
Je joue du pic j'm'en draver.
V'là qu'on commence à voyager
Pour y descendre sur le bois carré.

Bientôt la flèche élançée de l'église catholique de Stoneham nous annonce que nous approchons de plus en plus du chemin du curé Tremblay. À notre droite, nous avons la montagne des Fées, cratère éteint à ce que prétend notre guide, au sommet duquel s'exhale un courant d'air chaud et qui en défend l'approche même aux plus hardis.

À gauche la montagne au caribou, roc immense, falaise se dressant à pic à plusieurs centaines de pieds. Curieux et voulant nous renseigner, nous avons recours à notre Jos qui paraît ne rien ignorer sur l'origine des noms appliqués aux différents endroits que nous traversons. Cette montagne reçut son nom de la manière suivante : Un caribou, poursuivi par un chasseur intrépide, fuyant à travers la forêt, se serait élançé du haut de ce cap à coupe perpendiculaire, pour échapper à la balle meurtrière, et aurait trouvé un terme assuré à sa course et à sa vie en faisant le plongeon.

II

Les poteaux ! les poteaux ! nous écrivons-nous joyeux ! Mouillons les poteaux. Nous voilà donc rendus au chemin du lac St-Jean qui n'y menait pas dans le temps, par où on s'y est rendu dans la suite et par où on n'y va plus maintenant. Il est de règle pour tout bon excursionniste de saluer en levant le coude ce chemin qui nous reste à parcourir. La barouche cachait dans ses flancs un nectar qui n'était pas du crû de celui que les dieux de l'Olympe buvaient aux jours de fête. La cruche s'offre en sacrifice, le tire bouchon, manié par une main habile, lui fait une entaille au goulot dans la partie la plus sensible de son être et le gobelet reçoit le bon whiskey blanc, qui gratte le dallot du cou nous fait remarquer notre bon apôtre Théophile.

Notre premier arrêt se fait chez Lachance, homme poli et hospitalier, qui tient le premier poste sur cette route déserte. Le temps de prendre une bouchée et de laisser reposer nos montures, et en avant compagnons. La nature s'est montrée prodigieuse dans la semence de cailloux qu'elle a éparpillés le long de la route. Il faut être triplement cuirassé pour pouvoir résister aux secousses que nous recevons. Nous passons devant une demeure, maintenant abandonnée, qui servit de gîte au premier pionnier qui planta sa croix dans ces lieux sauvages. Le père Hupé a payé son tribut à la nature, et personne ne l'a remplacé. Nous avons quelques instants auparavant traversé la rivière Taché. Le pont étant effondré, il nous avait fallu en construire un, passer à bras voitures et bagages et nos chevaux ensuite. Belle besogne que celle-là, par un temps de chaleur et qu'il faut par-dessus tout nous battre avec les maringouins et les moustiques.

La rivière Taché, qui a source dans le lac du même nom, quoiqu'assez souvent on la nomme Cachée, roule ses eaux peu profondes dans un fond rocailleux. Remplie de petites truites, elle est difficile à pêcher. Impossible de faire le coup de ligne en causant, et ses bords bien boisés empêchent d'en parcourir les sinuosités. À l'eau à mi-jambe, on la parcourt jusqu'aux chutes près de son entrée dans la rivière Jacques Cartier. Cette chute vaut bien la peine que l'on se donne pour aller admirer l'ouvrage de l'eau sur la pierre. Nous admirons des trous à travers la pierre aussi ronds que si le compas les eut tracés. Combien de temps a-t-il fallu pour ce travail ! Dieu seul le sait. Au pied de cette chute, j'ai pris du saumon. Comment était-il venu là ? Il y a bien des chutes, des embarras et des rapides à partir de chez Dery au Pont-Rouge à venir ici, mais toujours est-il que j'ai pris du saumon dans la rivière Taché, à quelques arpents de la Jacques-Cartier.

A pied, les amis ! Nous prenons une larme et en avant. Nos chevaux tirent la langue et nous aussi, gravissant, le sable à la cheville du pied, une montée d'un mille. C'est la côte de sable. Au sommet, notre vue se repose sur deux jolis lacs, le lac Régis à notre gauche et à notre droite le lac à Noël. Ça et là sur ce dernier nous apercevons nos pêcheurs faisant courir la mouche, non dans un but d'agrément, mais bien pour gagner le pain quotidien de la famille. Ce sont les carpons du lac Saint-Charles qui viennent ici, tout le long de l'été, prendre ces truites que nous achetons tous les vendredis matin sur nos marchés. Si l'on savait toutes les misères que ces pauvres gens endurent, bien des ménagères ne mesquineraient pas tant en achetant le vendredi.

J'ai pu constater le travail du carpon. Debout avant le jour, il prend une bouchée au bout du pouce, un morceau de lard et une miche de pain. On le voit, après ce frugal repas, se diriger, avec son canot d'écorce haut d'au moins deux pieds, vers un cageu retenu par une longue perche au bord du lac. Son embarcation se compose de trois morceaux de bois ronds retenus ensemble par deux liasses de bois clouées en travers, et pour siège un billot. Il est assis tout le long du jour sur ce billot, naviguant sur le lac au moyen de sa longue perche qui lui sert d'aviron et d'ancre. Sa perche de ligne consiste en un bout de sapin bien séché d'environ cinq pieds, et le petit bout est en coudrier ou bourdaine. Ami pêcheur, cette perche vaut bien les nôtres. Pour réunir ces deux bouts, la douille se fait avec de petites racines fendues en deux ; la mouche qu'il emploie ne varie presque jamais, pourvu qu'il s'y trouve une plume rouge ou à défaut un petit morceau de lainage de la même couleur, ça suffit. Il y a jusqu'à la truite qui aime cette nuance-là et qui s'y laisse prendre.

Le lac Régis n'est pas poissonneux, mais en revanche le lac à Noël fourmille de truites de neuf à dix pouces. Par exception, il s'en prend de belles et bien grosses. C'est un des beaux lacs de cette partie du pays, et sa dimension est à peu près celle du lac Beauport auquel il ressemble. Ce n'est pas peu dire. Il n'y a que la route et le camp qui séparent ces deux lacs. La distance de Québec est d'environ trente-six milles.

Nous laissons le camp, et à une vingtaine d'arpents de là nous arrivons à la Boulangerie, camp spacieux, bâti lors de l'ouverture du chemin, pouvant donner asile à une douzaine de personnes et dont les écuries pouvaient recevoir au moins six chevaux. Il ne reste plus rien de ce camp en bois rond où nous avons passé de si belles soirées, calculant à l'avance nos plaisirs du lendemain. Le feu l'a consumé, et je me souviens avoir revu le dernier morceau de ce qui fut notre gîte brûler comme à regret. Tout près coule un ruisseau qui, descendant de la montagne, va de ses eaux en mille replis tortueux grossir le grand lac à l'Épaule. C'est ce ruisseau qu'il faut suivre, à travers bois, pendant environ un mille pour arriver au lac. Grande étendue d'eau d'environ cinq milles de long. Truite en quantité et très vigoureuse. Prend bien la mouche et se défend, surtout la rouge, car il y a deux espèces de truites dans ce lac : celle à chair blanche et l'autre rouge.

Chemin faisant, notre guide nous renseigne sur un lac en arrière de la montagne du lac à l'Épaule. Comme tout bon chasseur ou pêcheur tient dans sa gibecière ou panier un bon nombre de vérités, quoiqu'en dise un malin proverbe, j'avalais l'histoire que voici. J'ai cru sur parole, libre à celui qui voudra faire comme saint Thomas de le faire.

Donc, derrière la montagne, au pied se trouve un lac nommé d'un nom qui choque l'oreille et que je ne nommerai pas ici. "Pas trop décent, le nom qui choque l'oreille pudique, lui dis-je." Eh bien, je vais vous en raconter la cause. Une histoire abrège la route, surtout quand nous n'avons que la forêt pour nous distraire. Je suis témoin de ce que je vais vous raconter. C'est Jos qui parle. Il allume son bougon et commence :

"Depuis l'âge de onze ans que je fais la chasse et la pêche, mes balles ont tâté de l'ours et du caribou, mes pièges m'ont rapporté loutres, castors et visons, et chaque lac m'a vu sur mon cageu faisant jouer la truite au bout de ma perche de coudrier. Défunt mon père, que Dieu ait pitié de son